

# Les jardins

Le jardinage obéit à Prangins, dès le XVII<sup>e</sup> siècle probablement, à une intention modeste mais permanente qui, jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et au-delà de tous les programmes fonctionnels mis en œuvre, est à l'origine des alentours du château tels que nous les connaissons aujourd'hui : celle de donner à un château d'origine médiévale des abords praticables et, pour cela, combler les uns après les autres les fossés qui depuis le Moyen Âge coupaient le site de ses environs. Le ravin des «Morennes», au nord du château, rend encore compte aujourd'hui de l'allure de ces escarpements et permet de se faire une idée de l'importance des terrassements nécessaires à la réalisation de ce simple projet. L'opération occupera deux générations, celle de Louis Guiguer (1723-1747) et celle de Jean-Georges son neveu (1747-1770) avant que, les ponts ayant été lancés, Louis-François (1770-1786) n'étende son jardin à tout le domaine, à toute la campagne, enfin à tout le paysage.

La première étape de cette conquête des fossés, celle qui historiquement est liée à la reconstruction d'un château «à la moderne» par Louis Guiguer (1728-1739), est connue par une représentation de 1743. Les aménagements sont réduits et en partie hérités du siècle précédent. Une avenue plantée donne accès au château, bordée au nord par un vaste jardin potager, au sud par l'enclos irrégulier d'une basse-cour dont seule la grande ferme semble avoir été reconstruite par Louis (1728). Ce programme très utilitaire est complété en contrebas des terrasses orientales du château par un verger, planté dans la partie supérieure du champ des «Abériaux». La réalisation de l'avenue qui longe les fossés méridionaux donne lieu à une première campagne de remblai : pont-levis et fossés occidentaux sont enfouis sous la terre, le château est désenclavé et se rattache désormais en ligne droite au village. Si le jardin potager préexiste à ces travaux de terrassement, la correction géométrique du soutènement qui retient la cour d'entrée et ferme le potager

à l'est ainsi que le parfait quadrilatère des espaliers laissent imaginer, là aussi, une forte régularisation des fossés ouest à l'occasion du chantier de Louis. Les anciens vallons ne transparaissent plus aujourd'hui que dans une position encaissée des jardins qui donne au potager, vu notamment depuis la cour, une présence visuelle exceptionnelle, même en nos régions où pourtant la dimension ménagère du jardinage n'a jamais craint de s'afficher. Tout n'est pas réduit au profitable cependant, dans cette première composition: à regarder attentivement la partie orientale de l'avenue, on aperçoit en effet, à l'ombre d'un grand arbre, un banc qui devait permettre au visiteur de se reposer et peut-être même, en attendant l'ouverture des grilles, de jeter un coup d'œil distrait sur le panorama qu'il découvrirait du haut de cette terrasse et qui devait jouer un rôle grandissant dans le développement à venir des jardins de Prangins.

C'est Jean-Georges Guiguer qui fera le premier pas véritable vers ce paysage. En 1756, au terme d'une convention avec le Conseil de la Communauté de Prangins, Jean-Georges obtient en effet la disposition du vallon situé au sud du château «soit qu'il veuille en transporter les terres, soit qu'il veuille y faire des plantations». Le baron fera les deux. Au fond du vallon, il canalise le ruisseau dans un aqueduc voûté qui est toujours en fonction aujourd'hui, détruit le «vieux temple» qui se trouvait sur la crête opposée du vallon dont il arase la croupe, comble tout le vallon et crée deux niveaux de «terre-pleins» horizontaux, séparés par un talus. Pour accéder à ces surfaces nouvelles, l'ancien mur de soutènement de l'avenue est percé, à l'endroit du banc évoqué plus haut. Jean-Georges y place un petit portail, dans

l'alignement exact des grilles de la cour du château.

Une perspective est en train de naître: Jean-Georges la prolongera au-delà des terre-pleins jusque dans la campagne avoisinante, comme en témoigne l'actuelle route publique du Clos qui en reprend le tracé. Le terre-plein haut est ensuite planté d'un quinconce de tilleuls formant une salle verte de grande dimension, destinée à la promenade. Enfin, l'un des termes de la convention avec la Communauté de Prangins prévoyant la participation du baron à la reconstruction du nouveau temple paroissial face à la cour du château, Jean-Georges profite de l'occasion pour donner à l'allée principale du potager une



Le portail percé par Jean-Georges Guiguer dans le mur de soutènement de l'avenue. Il donne accès aux terre-pleins et au quinconce de tilleuls gagnés dès 1756 sur le fossé bordant le château au sud. Etat après restauration.

conclusion architectonique et fait construire, à l'axe de la façade latérale de l'église, une porte monumentale. Est-ce par l'axe de Jean-Georges au travers du quinconce que son fils Louis-François s'élançait dans les champs? L'activité de Louis-François en matière de jardinage est bien connue par le Journal qu'il a tenu depuis son accession à la baronnie en 1770. Une fois de plus, la constatation peut être faite qu'à Prangins utilité et plaisir restent indissociablement mêlés. Il ne s'agit plus ici d'une particularité régionale, comme ce fut le cas des jardins de Louis, mais d'une attitude nouvelle – largement partagée à cette époque – face à la campagne et aux vertus à la fois formelles et économiques qu'on lui prête. Labours et parterres se confondent, fleurs et blés se mélangent, le domaine devient un jardin: et de fait l'activité de Louis-François s'étendra à toute la campagne, qu'il exploite avec soin et enthousiasme en même temps qu'il l'embellit, stimulé par la poésie du paysage. Les programmes de naturalistes réputés sont appliqués à Prangins avec exactitude et même enseignés aux jeunes enfants de la baronnie dans le cadre d'une «petite école» créée en 1777 et qui tenait ses exercices sur les terre-pleins du château. Parallèlement, dans cette campagne qu'il cultive et parcourt presque quotidiennement, les «beautés frappantes de la nature» sont distinguées et donnent presque toutes lieu à des embellissements, inspirés de ce que la singularité des lieux «laisse désirer». Pendant les seize ans de son baronnage, Louis-François constelle ainsi son domaine de compositions architecturales, parfois régulières, parfois champêtres. Un double octogone de fruitiers entoure depuis 1778 le sommet de la colline de «Trembley», point culminant du domaine. A l'autre extrémité des terres, une «étoile» est percée en 1772 dans le grand bois de la Promenthouse: elle marque l'entrée de ce jardin maintenant élargi et découpe la forêt en quartiers réguliers dont les futaies naturelles constituent autant de bosquets. L'une des réalisations préférées de Louis-François est sans aucun doute «la principauté des Avoullions», sorte de métairie modèle, développée depuis 1779 au bord de la rivière Promenthouse et qui deviendra au fil du temps l'un des buts privilégiés des promenades de la famille. Chaque enfant y possède une brebis à son nom, et peut observer la vie d'un train agricole réel, régi par une famille de cultivateurs qui y réside en permanence. Seul artifice: une «chambre pour maître», petite, simplement aménagée, et qui permet de goûter à la rusticité du lieu et à la liberté, assis sur des chaises de paille, autour d'une table recouverte de toile cirée. Cette manière disséminée d'intervenir présuppose de constants déplacements: ils étaient faits généralement à cheval. Mais lorsqu'il y avait «compagnie», on préférait le «chariot de campagne» dans lequel sept personnes prenaient place aisément. La campagne était alors parcourue selon des circuits bien étudiés qui, enchaînant belvédères et points de vue, livraient l'environnement sous son jour le plus pittoresque. Près de deux cents visiteurs, à en croire le Journal, ont

La «place octogone» de Louis-François Guiguer dans le grand bois. Sont également indiqués le pont sur la Promenthouse et surtout la ferme ornée des Avoullions, deux objets «champêtres» régulièrement visités par Louis-François, sa famille et ses invités. Pierre Bel, «Carte topographique de la Grande Route de Berne à Genève», Berne, 1783, pl. 13.

fait l'expérience de ces «tournées», parfois harassantes puisque tout était visité, sans «faire grâce d'une laitue». L'ouverture des jardins au paysage n'exclut pas cependant des réaménagements proches du château. Mais ils ne sont pas à comparer aux puissants remuements de terre de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils restent superficiels, et ne servent souvent qu'à rapprocher encore la campagne du château, parfois jusqu'aux portes des salons : c'est le remplacement en 1780 d'un gazon de la terrasse par de l'herbe prise à un pâturage de Promenthoux. C'est une manière très entendue aussi de cultiver les roses sur cette même terrasse qui ne laisse aux boutons qu'un jour pour embellir, avant d'être récoltés et pressés «pour passer en flacons sur des toilettes». L'abandon par Louis-François des grands remodellements de terrain, la démonstration de tout le profit qu'un aménagement de surface suffit à tirer de la topographie existante annoncent le XIX<sup>e</sup> siècle qui, à Prangins, ne terrassera rien mais tracera sur les surfaces héritées des cheminements nouveaux, plantera l'embryon des bosquets qui entourent aujourd'hui les terre-pleins, équipera les promenades de Jean-Georges de fontaines, de bancs, de clôtures aussi. La topographie n'est effleurée qu'une fois, à l'acquisition du château par la communauté des Frères moraves, dès 1873 : le talus de Jean-Georges est alors repris pour permettre l'installation de quatre courts de tennis à l'intention des jeunes pensionnaires de la nouvelle institution, perpétuant ainsi, après les carreaux de la «petite école», l'affectation de cette partie du jardin aux activités de l'éducation et de la récréation.

C'est au XIX<sup>e</sup> siècle que s'amorce également le démantèlement par ventes successives du grand domaine de Prangins, et l'évanouissement progressif des espaces où s'était développé le paysagisme du XVIII<sup>e</sup> siècle. La parcelle actuelle



Les terrains de sport installés par les Frères moraves sur les terre-pleins de Jean-Georges Guiguer dès 1873. Ici les courts de tennis vers 1913. Photographie tirée de l'album «Château de Prangins près Nyon – canton de Vaud – Suisse. Institution morave pour jeunes gens».

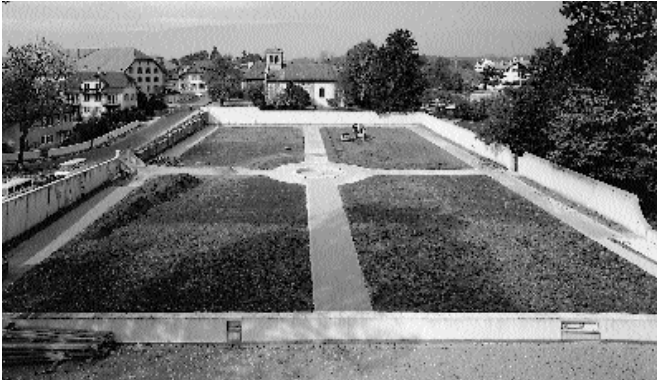
qui entoure le château comprend quatre hectares et demi environ, aire réduite mais qui regroupe heureusement la plupart des pièces originales des jardins : les cours et les terrasses du château, mais aussi le quinconce de la salle verte, et surtout le grand jardin potager, restitué dans ses forme et fonction premières à l'occasion des travaux récents de restauration. On y cultive aujourd'hui des variétés maraîchères anciennes et locales, patiemment rassemblées à l'issue d'une étude pluridisciplinaire de longue haleine au cours de laquelle les impératifs de la recherche historique ont coïncidé avec les préoccupations de la conservation des ressources végétales : par ses collections de légumes oubliés, de fruitiers rares, le potager participe désormais à la sauvegarde d'un patrimoine

## | *Les jardins*

menacé, un patrimoine que dans le passé il avait lui-même largement contribué à constituer.

Tournant autour du château comme autour d'une vaste table d'orientation historique, le visiteur apercevra, comme en raccourci, toute l'histoire du jardin à Prangins.

Du nord au sud, d'une terrasse à l'autre, il passera des fossés médiévaux aux premiers jardins ménagers du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis aux promenades méridionales, sur les surfaces réglées de Jean-Georges. Enfin, à l'est, il découvrira le spectacle grandiose de la campagne, du lac et des Alpes, qui avait arraché à Louis-François des «exclamations» dont les échos ont traversé les siècles.



La restauration du jardin potager: décembre 1995, juin 1996, mars 1997, juin 1997.